

**Pourriez-vous vous présenter brièvement ? Votre nom, votre date de naissance, le lieu où vous avez grandi ?**

Alexandre Paul Roth. Au Luxembourg, les diminutifs usuels d'« Alexandre » sont « Alex » ou « Lex », dans mon cas « Lex ». Bizarrement, on ne m'a jamais appelé « Lex » à la maison, mais « Ali ».

Pourquoi, je n'en sais rien, mais c'était ainsi. Je parle de la maison à Wiltz où je suis né en juin 1933 – au mauvais moment si je songe à l'Allemagne – en tant que 10<sup>e</sup> enfant sur 11 d'un cheminot et de son épouse Ketti Wilmes, de Heiderscheid. Nous étions six filles et cinq garçons. Mes parents n'ont pas toujours vécu à Wiltz. Mon père était de Diekirch et ma mère de Heiderscheid, de sorte que du point de vue linguistique, nous étions proches de l'Oesling, l'un de mes violons d'Ingres, comme on le sait. Nous ne parlions pas le dialecte de Wiltz à la maison, étant donné que mon père provenait de Diekirch et ma mère, de Heiderscheid. Il est évident que les gens de Heiderscheid ne parlent pas non plus le dialecte wiltzois. Mes frères et sœurs aînés n'ont tous pas vécu à Wiltz. Ils n'y ont même pas passé leurs premières années d'école, mais à Pétange, Echternach et Diekirch. Tels étaient les postes habituels d'un cheminot. Mon père travaillait aux chemins de fer. Quiconque voulait avancer dans sa carrière devait accepter d'être muté. Mon père était dans ce sens – je ne dirais pas un « ambitieux » – mais il avait débuté dans la guérite serre-frein de l'arrière-train pour devenir plus tard contrôleur dans tout le pays. Que ceci soit dit en hommage à mon père, qui était un homme assidu au travail. Je n'ai jamais compris jusqu'à ce jour comment cela a pu fonctionner avec 11 enfants, sans qu'aucun de mes parents n'ait fait un héritage. Ils ne se sont jamais plaints, mais rouspétaient parfois, ce qui était normal. Les cinq derniers enfants sont toutefois nés à Wiltz. Tous ont été à l'école maternelle à Wiltz. Je le répète : c'est volontairement que je ne m'exprime pas ici en dialecte wiltzois. À chaque fois que j'entreprends quelque chose qui n'est pas destiné aux habitants de Wiltz, je ne trouve que normal de parler une langue standard. Pas de dialecte de Vianden, Clervaux, Heiderscheid, ou de Wiltz. De même que je ne m'exprimerais pas à Luxembourg-Ville en dialecte de la région mosellane. Ou alors, seulement quand j'ai affaire à des gens de cette contrée. C'est une question de raisonnement. Tout mon travail – mes recherches et travaux linguistiques depuis 50 ans – repose sur la compréhension. Ne pas s'obstiner à dire qu'il faut parler comme ceci ou cela, mais également savoir se demander pourquoi quelqu'un s'exprime de telle ou telle façon. Pourquoi utilise-t-on une expression allemande ou française, alors que nous en avons une qui nous est propre ? C'est une question de raisonnement. C'est la meilleure façon d'étouffer, voire de détruire une langue, et en particulier une langue aussi peu parlée que la nôtre. Mais passons à autre chose. En 1939, j'ai été admis en 1<sup>re</sup> année, et ce précisément dans le bâtiment qui a cédé sa place au Monument de la grève à Wiltz. J'avais un instituteur extrêmement gentil et compétent. Hélas, « nos amis de l'autre côté de la frontière » n'ont pas tardé à venir nous rendre visite le 10 mai 1940.

**Comment avez-vous vécu le 10 mai à Wiltz ?**

Il m'est évidemment difficile de vous dire ce que j'ai vécu à l'âge de 6 ans. Et pourtant, il y a une chose dont je me souviens parfaitement. À Wiltz, l'accès au Bureau des Postes se faisait par un bel escalier. Je n'étais pas souvent chez moi et me baladais beaucoup. Je me souviens avoir été assis sur les escaliers du Bureau des Postes à Wiltz – précisément entre la ville haute et la ville basse, lorsque les Allemands ont remonté la route venant de Kautenbach. Je me souviens également qu'ils se sont arrêtés à la vieille brasserie Gruber et y ont installé leurs tentes. Ils avaient du pain, le fameux pain de munition, que j'aimais beaucoup. Il était légèrement aigre. Je me rappelle même le nom d'un gars très gentil, un Allemand, simple soldat, qui m'a offert ce pain. Il s'appelait Albert. J'ignore pourquoi je m'en souviens si bien. Mais ce souvenir est très précis.

**Y a-t-il ensuite eu un changement dans votre quotidien ?**

À vrai dire, je ne me souviens pas de changements notables. Ce qui était toutefois étrange, c'est que certaines personnes commencèrent tout à coup à se donner des airs, alors qu'elles étaient loin d'être importantes, voire en partie bêtes comme chou. Elles ont soudainement revêtu des uniformes, les

uniformes jaunes de la SA. C'est la raison pour laquelle on les nommait les « Gielemännercher ». Les autres portaient des uniformes noirs, ils étaient encore pires. Ils faisaient partie de la SS. Ici à Wiltz, nous avons affaire à la SA. Tous ceux qui s'y sont soudainement ralliés étaient soit plutôt stupides, soit avaient compté parmi les élèves les plus faibles à l'école. Il ne s'agissait pratiquement que de personnes s'imaginant que le moment était propice pour réussir dans la vie. Car il ne faut pas oublier que Wiltz était une ville d'ouvriers. Wiltz comptait au maximum 30 fonctionnaires. Ceux de la poste, des contributions, de l'enregistrement, ou les enseignants. Wiltz était une ville ouvrière, industrielle. Elle l'était d'ailleurs avant l'implantation de l'industrie dans le bassin minier. Wiltz était particulièrement connue pour ses deux tanneries, dont l'une était la propriété privée de la famille Lambert et l'autre la tannerie Ideal. Cette dernière appartenait à une société anonyme dont le grand patron était Dr Adler. Dr Adler n'était pas médecin, mais juriste. Cette tannerie marchait fort bien et occupait plus de mille personnes en provenance de toute la région. C'est la raison pour laquelle Wiltz était un centre de rencontre pour tout l'Oesling. Par ailleurs, nous avons deux brasseries bien connues. D'une part la brasserie Gruber, sur les hauteurs, à l'emplacement actuel du cinéma. Et, d'autre part, la brasserie Simon qui existe toujours et est connue dans tout le pays pour la qualité de sa bière. Wiltz était donc déjà une ville dès le début du 19<sup>e</sup> siècle, bien longtemps avant que l'on parle de Pétange. Pétange doit son importance actuelle aux chemins de fer. Avant, c'était un village comme tous les autres. Que dirais-je d'Esch-sur-Alzette ? Ce n'est pas sans raison qu'on la nommait *Esch-La-Mauvaise* en comparaison à Esch-sur-Sûre. Esch-sur-Sûre était plus importante qu'Esch-sur-Alzette, avant que ne commence tout l'épisode du bassin minier. Ont suivi Differdange, Dudelange, etc. Wiltz s'est établie bien plus tôt officiellement et légalement comme une ville.

### **Aucun autre changement n'est intervenu dans votre quotidien et celui de votre famille ?**

Bien entendu, il y a eu des changements. Deux de mes frères aînés étaient en secondaire à l'époque. À Wiltz, il n'y avait pas de lycée, cela n'est apparu que dans les années 1950 et 1960. Nous avons une *Oberprimarschule*, mais rien dans l'idée d'un lycée. Et il n'y avait donc pas d'enseignants de lycée qui habitaient à Wiltz. À l'arrivée des Allemands, certaines choses changèrent dans les écoles. Pour commencer, nous devions apprendre une écriture qui ne ressemblait en rien à l'écriture habituellement pratiquée. Il s'agissait de cette écriture pointue, le Sütterlin, que quasiment personne ne parvient plus à déchiffrer aujourd'hui. Nous l'apprenions en 1<sup>re</sup> année. Bizarrement, le Sütterlin a été abandonné au troisième trimestre de la première année au profit de l'écriture normale, dite Script. Par ailleurs, on avait l'habitude à l'école fondamentale luxembourgeoise d'apprendre le français dès le deuxième trimestre de la 2<sup>e</sup> année. Mais le français a été banni. Les élèves de mon année n'apprennent donc leur premier mot de français qu'en 6<sup>e</sup> année. Il y a encore eu l'offensive von Rundstedt que nous évoquerons peut-être plus tard. Lorsque nous sommes revenus à Wiltz, l'école des garçons et des filles était complètement détruite. Le point positif était que dès la 5<sup>e</sup> année, les meilleurs élèves fréquentaient une école séparée, appelée *Hauptschule*. On y enseignait bizarrement également l'anglais. Ainsi, à l'arrivée des Américains en 1944, alors que mes sœurs ou mon père qui n'avaient pas été au lycée ne savaient pas parler anglais, j'avais déjà un peu appris cette langue et parvenais, en tant que gamin de 10-11 ans, à m'entretenir avec eux en anglais, évidemment aussi bien que possible. Un autre point intéressant : nos voisins d'en face, dont aucun ne connaissait le moindre mot d'anglais, ont invité les Américains à venir dîner chez eux de septembre 1944 à décembre 1944. Ceux-ci ne demandaient évidemment pas mieux, parce que cela leur évitait de devoir manger leurs boîtes de conserve. Et j'étais également invité, parce qu'« Ali connaît l'anglais ». En réalité, Ali ne savait pas très bien parler anglais, mais parvenait fort bien à se faire comprendre. Et j'ai toujours été un bon mangeur. Ce n'est plus tellement le cas aujourd'hui. Et le bon mangeur est devenu un bon cuistot. Cela est toutefois également dû au fait que ma mère était une excellente cuisinière. Ma mère est décédée en 1943 à l'âge de 48 ans. Mon père s'est donc retrouvé seul avec nous en plein milieu de la guerre. Essayez de vous représenter la situation. L'une de mes sœurs avait pratiquement tout appris de ma mère. Elle aurait dû en principe aller à Ettelbruck pour suivre des cours de sage-femme. Mais lorsque ma mère est décédée, elle a dû rester à la maison. Elle avait 20 ans. Jusqu'à son mariage 7 ans plus tard, elle a tenu le foyer avec une autre sœur qui ne s'est

jamais vraiment intéressée à la maison et aux tâches ménagères. Mais aucune d'elles n'a été au lycée. Wiltz abritait en effet en son château une école très intéressante, où non seulement l'enseignement était remarquable, mais où l'on apprenait également les travaux ménagers, à savoir, le repassage, la couture, etc., soit une école ménagère. Il s'agissait de l'internat des jeunes filles, qui accueillait également des élèves externes, à savoir des jeunes filles de Mersch, voire de Pétange. On a tendance à oublier que Wiltz était fort bien positionnée.

### **L'approvisionnement en vivres a-t-il également changé durant la guerre ?**

Chez les Allemands, cela se passait de la manière suivante : nous étions rationnés. Nous n'avions droit qu'à une certaine quantité de pain, de viande, de beurre, etc. Il y avait ces tickets qui étaient arrachés au fur et à mesure, de sorte que l'on n'avait plus droit au produit en question. On ne recevait que ce que l'on pouvait échanger contre des tickets. Cela signifiait que les gens faisaient des provisions massives. Wiltz était entourée de nombreux villages, p. ex. le canton de Clervaux, Heiderscheid, Eschdorf, Neunhausen, etc. Les gens allaient y faire des provisions. Mais tout le monde n'était pas bien accueilli par tous les agriculteurs. Il y en avait parmi eux qui en profitaient. Ils exigeaient parfois d'énormes sommes pour une douzaine d'œufs. Mais c'était ainsi. Nous avions du pain noir. Sans savoir qu'il était plus sain que le pain blanc. Tout ce que nous mangions n'a rien de comparable aux améliorations continues d'après 1945. À compter de 1946, j'étais à l'internat à Diekirch. Ce que l'on nous y servait à manger au début ne mérite pas la qualification de repas aujourd'hui. Mais lorsqu'on a faim, on ne fait pas la fine bouche. La faim est autre chose que la gourmandise.

### **Vous avez donc souffert de la faim durant la guerre ?**

De nombreuses ménagères avaient développé un art de s'accommoder du peu dont elles disposaient en cuisine. Il y avait p. ex. cette délicieuse sauce aux poireaux. Elle ne coûtait rien, comme nous avons des poireaux dans notre potager. Ma sœur, que j'ai évoquée, nous la préparait. Elle faisait de même avec des pommes de terre. Des pommes de terre aux poireaux. Nous adorions ce plat. Nous avions parfois la chance d'avoir un peu plus d'œufs, parce que l'aînée de mes sœurs était enseignante à Buderscheid. Et mon frère aîné était enseignant à Liefrange. Il va de soi que nous y recevions de temps à autre un morceau de lard ou une demi-douzaine d'œufs. Les voisins n'étaient pas logés à la même enseigne, étant donné qu'ils ne connaissaient personne dans ces villages. C'est ainsi que les gens se débrouillaient. Certains étaient un peu plus créatifs en cuisine. Il y avait par exemple une garniture de pain un peu mal vue aujourd'hui. J'en adore toujours le goût, pas tous les jours et pas toujours. De nos jours, presque personne ne se souvient du nom. Ou savez-vous ce qu'est le *Jips* ?

**Non.**

Vous voyez ! C'est ce que les Allemands appellent « Zuckerrübenkraut ». C'est délicieux. On appelait ça *Jips* ou *Jitz*, ou encore *Strullaks*. C'était bon marché, et ce qui était bon marché était bon. On pouvait déguster du *Jips* même sans beurre, parce qu'il imprégnait le pain. Il existait une panoplie de ces produits. Je ne me souviens pas qu'un de chez nous se soit plaint en ce sens ou ait été vilain envers les voisins, où le père était facteur et la mère femme au foyer, et qui avaient une ou deux filles. Il est évident qu'ils mangeaient « mieux » que nous. Mais je peux affirmer en mon âme et conscience que ma mère et ma sœur, qui est restée plus tard à la maison, excellaient aux fourneaux. Nous aimions également la soupe au lait, soit simplement du lait avec du pain avec un peu de sel. C'était aussi un bon repas du soir.

### **Vos frères ont été recrutés dans les Jeunesses hitlériennes ? Vos sœurs également ?**

Les Allemands étaient des nazis, des salauds, ou je ne sais de quel nom les qualifier. Mais il est sûr qu'ils n'étaient pas tous idiots. Ils savaient fort bien comment rallier les jeunes à leur cause en Allemagne. Ils n'ont pas tardé à créer des organisations de jeunesse en Allemagne, mais en vérité

uniquement pour les préparer militairement et leur donner le goût de la discipline. « Notre Führer », etc. Pour les jeunes filles, il y avait la « Ligue des jeunes filles allemandes ». C'était le pendant des Jeunesses hitlériennes. Dans les Jeunesses hitlériennes aussi, certains se sont sentis puissants alors qu'ils seraient sinon toujours restés dans l'ombre, pour l'exprimer simplement. Bizarrement, ils provenaient pratiquement toujours, à 90 %, de familles modestes ou pauvres. Ils se mirent à parader en pantalon noir et chemise jaune des Jeunesses hitlériennes. Et dès qu'ils l'ont pu, certains ont également arboré le brassard avec la croix gammée. Aucun des 11 enfants de notre foyer n'a fait partie des Jeunesses hitlériennes ou de la Ligue des jeunes filles allemandes. Mais cela n'a pas empêché mes frères d'être enrôlés lors de la grève. Qu'ils soient membres des Jeunesses hitlériennes ou non. Il y aurait là matière à toute une émission sur la résistance luxembourgeoise. Nous – je dis nous, mais j'avais 10 ans – nous y étions mouillés jusqu'au cou en tant que famille. Heureusement, aucun Allemand ne s'est aperçu de quoi que ce soit. On peut faire de la résistance et saisir quelqu'un par le col le soir en état d'ébriété en lui lançant : « Maudit Allemand, salopard ! » Ensuite, c'est la prison assurée. À mes yeux, cela ne fait pas de vous un résistant, mais un idiot d'ivrogne. La vraie résistance se fait à huis clos. Et non en parcourant le village avec un drapeau. Prenez par exemple la grève. Quiconque vient à Wiltz aujourd'hui ne peut rater le Monument national de la grève. Pourquoi ce nom de « Monument national de la grève » ? 98 % des jeunes d'aujourd'hui l'ignorent. Ils ne savent pas non plus en quoi a consisté la grève et quelle en a été la raison. C'est dommage. Mais il est vrai que l'on ne le leur a jamais vraiment expliqué. Ou alors, on ne le leur a pas raconté calmement : « Imagine-toi... » Mais c'est ainsi que cela s'est passé. Les morts ne mentent pas.

#### **Pourriez-vous nous raconter ce qui a déclenché la grève ?**

Dès le 10 octobre 1941, les Allemands avaient tenté d'extorquer aux Luxembourgeois l'aveu écrit qu'ils étaient allemands. Et en particulier, que leur langue était l'allemand. Mais cela n'a pas fonctionné. Pourquoi ? Les administrations comptaient également des Luxembourgeois qui n'étaient pas pro-Allemands, mais qui ne faisaient qu'exercer leur travail. Des employés communaux, des fonctionnaires d'État. Mais il leur fallait également manger, nourrir leur famille. Il y avait eu des fuites sur ce qui allait se passer. C'est alors que s'est formée la résistance parmi les jeunes. Non pas entre hommes âgés de 58 ou 75 ans, mais parmi des jeunes de 17 à 21 ans. Il s'agissait notamment d'élèves et d'étudiants du lycée classique de Diekirch, de l'école normale d'Ettelbruck, également appelée « Lehrerbildungsanstalt », du lycée classique de Luxembourg-Ville et de celui d'Echternach. Le meneur, qui avait déjà créé une organisation à l'époque, était Raymond Petit. Raymond Petit était le meilleur ami de mon frère Henri, qui n'est lui non plus jamais revenu. La grève proprement dite est indissociable de la consultation populaire sous forme de référendum. Ces deux événements sont intrinsèquement liés. Les Allemands se sont vite rendu compte qu'ils n'avaient aucune chance, vu qu'ils ont annulé le référendum, sachant parfaitement qu'ils allaient encaisser une belle humiliation. Il y avait ce salopard – il ne mérite pas d'autre qualification – originaire de l'Eifel, un certain Simon qui était « Gauleiter » chez nous. Vous pouvez vous imaginer leur colère et toutes leurs tentatives de parvenir à leurs fins, car le Gauleiter voulait faire bonne figure devant le Führer. C'est la raison pour laquelle Simon décida de déclarer les Luxembourgeois des « Volksdeutsche ». Mais encore une fois, ce qu'il avait en tête avait fuité. Également par le biais de fonctionnaires, d'employés luxembourgeois qui étaient de bons Luxembourgeois. Le projet du discours du Gauleiter était pratiquement connu. Et ce, quelques jours auparavant. Il déclara le dimanche que les Luxembourgeois seraient dorénavant des « Volksdeutsche » et qu'ils auraient ainsi le grand honneur de servir dans la Wehrmacht. Étant donné que la nouvelle s'était déjà ébruitée, les jeunes hommes concernés déclarèrent dans leur intérêt : « Il faut que nous réagissions, et nous n'avons qu'une solution. Nous n'avons pas d'armes, nous ne pouvons pas nous défendre avec des armes ou d'une autre manière. Nous arrêtons tout, nous nous mettons en grève. » Personne ne connaissait à l'époque le mot « grève ». La plupart des gens ne connaissaient pas suffisamment l'anglais pour savoir que « to strike » signifiait « distribuer des coups ». C'est ce qu'ils ont fait, et cela n'était évidemment pas sans danger. La LPL à Echternach, la Lëtzebuerger Patriote-Liga, ensuite la même LPL à l'école normale d'Ettelbruck ont rédigé un texte qui a ensuite été imprimé à Bruxelles. Un jeune instituteur de Wilwerdange s'est rendu à Bruxelles et

apporté les tracts dans une valise. Il n'était pas encore de retour à la maison qu'il s'est mis à trembler, pris de panique. Les autres sont venus récupérer les tracts. C'était à proximité de Troisvierges, où les tracts furent placés dans le train, et dans ce train, ils savaient parfaitement à qui ils pouvaient se fier, car il y avait également des salopards parmi les employés des chemins de fer. Il fallait être extrêmement prudent. Mon père a réceptionné les tracts pour Wiltz à Kautenbach, étant donné qu'il assurait à l'époque le trajet entre Kautenbach et Bastogne en tant que conducteur. Ils ont été cachés à Wiltz dans les tuyaux d'orgue et, de manière générale, partout où personne ne pourrait les trouver. D'autres encore enroulaient les tracts et les mettaient dans le cadre de leur vélo avec lequel ils parcouraient les villages. Le dimanche, les Jeunesses hitlériennes avaient organisé une fête sportive. Mes frères déclarèrent : « Nous allons nous rendre à la fête des Jeunesses hitlériennes pour avoir un alibi pour les prochains jours. » Et c'est ce qu'ils ont fait. Je pourrais encore vous parler de Luxembourgeois qui y ont joué le rôle principal, les chefs des Jeunesses hitlériennes. Je pourrais même vous citer des noms, mais je me garderai bien de le faire. Le dimanche, après les vêpres à l'église à Oberwiltz, dont l'organiste était un bon patriote, ils ont retiré les tracts des tuyaux et les ont distribués. Il faut savoir que les vêpres du dimanche étaient incontournables, c'était sacré ; quoi qu'il en soit aujourd'hui, c'était ainsi à l'époque. Deux ou trois enseignants assis près des enfants dans les premiers rangs pour surveiller se tenaient devant la porte, et le plus âgé d'entre eux, M. Lommel, a dit : « Si nous en arrivons là, ce sont nos jeunes qui y passeront. Et cela, nous ne pouvons ni ne voulons le tolérer. Nous nous rallions à la grève. » Ils venaient de prononcer leur arrêt de mort. Le lendemain – je m'en souviens fort bien car j'avais déjà 10 ans et, à cet âge, on n'oublie pas tout – nous sommes allés à l'école et on nous a renvoyés à la maison. Nous ne savions pas quoi en penser. Nous ne sommes pas allés à l'école, mais nous ne sommes pas non plus rentrés à la maison. Je me souviens qu'un salaud luxembourgeois, qui avait rejoint la police allemande de son plein gré, s'est approché dans son uniforme vert avec ce casque bizarre et m'a questionné : « Où vas-tu ainsi, petit morveux ? Pourquoi n'es-tu pas à l'école ? » – « Je n'y vais pas. L'instituteur nous a dit qu'il n'y avait pas école ! » Il m'a encore insulté, puis a poursuivi sa route. J'ai revu cet homme plus tard. Il était parfois à l'endroit où l'on devait présenter sa voiture pour le contrôle technique. Il semble qu'il ait malgré tout trouvé un emploi par la suite. Nous nous amusions devant l'école lorsque nous avons vu les ouvriers de la tannerie remonter depuis le cimetière. Ils ont longé l'école, et les instituteurs les ont rejoints. C'est ainsi qu'a débuté la grève, en quelques mots.

### **Comment décririez-vous l'ambiance au moment où vous avez vu arriver les ouvriers ?**

Les instituteurs ont applaudi et les ont rejoints. La plupart de ces ouvriers avaient été leurs élèves. Quelle a été la suite ? La grève s'est étendue au pays entier, bien qu'elle ait commencé à Wiltz. Elle s'est répandue à Ettelbruck, Echternach, Schiffflange, etc. Hans Adam, qui a actionné la sirène de l'aciérie, a été décapité pour la cause. Le lendemain, le bruit a couru qu'ils allaient emmener M. Lommel. Ils arrêtaient donc les gens qui occupaient une fonction dans la société. À Wiltz, les enseignants étaient clairement ciblés. À Wiltz, c'était l'homme qui était à la tête de la commune qui distribuait les cartes de rationnement, M. Müller. Et M. Worré, le directeur de l'unique banque à Wiltz à l'époque. Ils les ont arrêtés, les ont embarqués en camion et sont partis. On ne les a jamais revus. Deux jours plus tard, on a vu des affiches rouges. « Fusillés par décision de la cour martiale ». Des centaines de personnes ont été arrêtées et ont abouti dans des camps de concentration. Leurs familles ont été déplacées à Lubiąż. Ma petite amie n'y a pas fait exception. Elle avait 10 ans ! C'était de véritables histoires d'amour. Nous n'avons jamais revu ces enfants. Ils étaient tous de bons amis de mes frères et sœurs. Personne n'a songé ne fût-ce qu'une seconde à s'en prendre à ma famille. Comment cela ? « Où étiez-vous dimanche ? » « Nous ? Nous participions à la fête sportive des Jeunesses hitlériennes. » Mon frère aîné qui, comme je l'ai dit, enseignait à Liefrange, était à la kermesse à Heiderscheid avec un ami. Il pouvait d'ailleurs le prouver. Et mon père ? Il était à Kautenbach pour son travail. La grève a sauvé la vie de dizaines de milliers de personnes. Comment cela ? Parce qu'ils n'avaient plus le courage de recruter encore une, deux, trois, quatre catégories d'âges supplémentaires dans la Wehrmacht. Sinon, ils auraient enrôlé ceux nés en 1919, 1918, 1917, 1916, et plus tard les suivants. Ce qu'ils ont d'ailleurs fait plus tard. Cela aurait fait des dizaines de

milliers de morts. Il ne s'agissait pas d'une simple grève. Cette grève avait un sens. Comme M. Lommel l'a dit : « Il en va de nos enfants. » Il avait trois fils de cet âge. Les plus grands journaux américains et anglais ont relaté que le Luxembourg résistait aux Allemands. Cela signifie que le Luxembourg jouissait d'une excellente renommée auprès des Alliés. Car qui sait à quelle vitesse nous aurions été rayés de la carte. Une petite partie aurait été attribuée à la Belgique, une autre petite partie à la France, puis l'affaire était réglée.

**Votre père et vos frères étaient dans la résistance. Pouvez-vous nous raconter quelque chose à ce sujet ?**

Je vous ai parlé de la grève et vous ai expliqué comment et où son organisation a débuté. C'était de toute évidence à Echternach, dans l'internat du lycée classique. Il y en avait un parmi eux qui était sans conteste le plus grand résistant du Luxembourg : Raymond Petit. Il était, comme le veut le hasard, l'un des meilleurs amis, voire le meilleur ami de mon frère Henri. Qui n'est d'ailleurs pas non plus revenu de la guerre. Il était évident que mon frère et mon parrain – lui de 1921, moi de 1933 – était contaminé par cet esprit de guerre dès avant 1940. Mais à cette époque aussi, il fallait déjà être prudent, vu que certaines personnes penchaient déjà davantage vers l'autre côté plutôt que du nôtre. Et il s'y est formé une ligue de 6 à 10 étudiants. Ils se sont mis à rouer dans les brancards, de sorte que la LPL fut créée bien longtemps avant la grève, en 1940. Cela avait trait au recensement de la population du 10 octobre 1941 et évidemment aussi à la grève. Le frère de Raymond Petit était lui aussi à l'école normale d'Ettelbruck, tout comme Jos Fellens qui a ramené les tracts de Bruxelles. Vous voyez comme tout était lié. Mon père était un germanophobe notoire. Il parlait toujours français, et je me demande encore aujourd'hui comment cela était possible. Il a dû aller travailler après la 8<sup>e</sup> année, bien qu'il habitait à Diekirch. Il a toujours été attristé par la suite de voir que d'autres qui étaient de moins bons élèves que lui ont pu devenir avocats ou médecins. Il a été forcé d'aller travailler, c'était ainsi à l'époque et cela n'avait rien d'anormal. « À présent, tu vas travailler ! » Un point c'est tout. À Wiltz, on disait : « Tu prends ta musette et tu pars travailler ». Un voisin a dit à mon père : « Il est temps que tu envoies l'un de tes fils travailler ! » Mon père lui a répondu : « Si un seul des tiens arrive jusqu'à l'examen d'admission, j'enverrai tous les miens travailler ». Ils étaient en effet on ne peut plus stupides. Ce sont des comparaisons bizarres, mais je les évoque pour illustrer quelque peu la situation. Il est clair que mon père, mon frère aîné et ma sœur avaient été automatiquement contaminés par cet esprit de guerre via Echternach. C'était clair et net. Lors de la grève proprement dite, comme je l'ai dit, l'un d'entre eux avait caché les tracts dans son vélo, etc. Mon père était un résistant actif, car il a fait dérailler le train avec un ami en pleine descente près de Schimpach. Ce avec l'accord de la résistance belge. Ils s'étaient concertés avec les collègues de Bastogne. Cela se faisait par le biais de mots clés diffusés à la radio, leur disant quand il fallait passer à l'action, quand il fallait dévisser les rails. Tel un des plus beaux poèmes français, intitulé « Chanson d'automne », qui a été diffusé à la radio en tant que signal caché. Il était interdit d'écouter ce poste. Mais ils savaient très bien où l'écouter. Avec l'aide d'un ami qui l'accompagnait, ils ont sauté du train. Ils savaient avec précision où il allait dérailler. Ils ont sauté cent mètres plus tôt. C'était en d'autres termes de la résistance ouverte. Plus que cela, les Luxembourgeois ne pouvaient pas faire. Bien entendu, ils auraient pu abattre l'un ou l'autre collaborateur allemand ou luxembourgeois – Wiltz en comptait quelques-uns. Mais ils risquaient alors d'être fusillés à leur tour. Mais quel est donc le lien avec la résistance ? C'est une question comme une autre. Mais il vaut mieux ne pas en parler trop fort ni avec n'importe qui. Cela ne fait aucun sens. Mon père a volé à Luxembourg-Ville les plans d'une des plus grandes gares de marchandises, Weser. Ils traversaient la frontière, etc. Il avait de nombreux contacts avec des résistants de Luxembourg-Ville. J'en entendais parler en tant qu'enfant, mais je n'y comprenais rien. Et heureusement ! Je ne remarquais jamais rien. J'ai quand même compris que mon frère avait été enrôlé. Et quand il est revenu du service du travail obligatoire, nous lui avons pris son uniforme et mis son pantalon et sa casquette. Mais rien d'autre. C'était très bien ainsi, car je n'avais pas ma langue dans ma poche. Mon frère, qui était mon aîné d'un an et demi, ne parlait de toute manière à personne. Quant à moi, j'étais sans arrêt dehors, chez les voisins, etc. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs à ce sujet. Mais j'en ai quand même un. Il est venu une femme, et mon père lui a

demandé : « Avez-vous votre petit chien avec vous ? » J'ai regardé partout sans voir le moindre petit chien. Il s'agissait d'un langage codé qui signifiait revolver. Grâce à ses relations avec la famille Zinnen – il s'agissait de Mme Zinnen – mon père était en contact avec la résistance belge. Et de là étaient transmises les informations que mon frère livrait concernant le V1 Peenemünde à Londres. Cela n'est pas un simple raconter, vous le trouverez dans les mémoires de Churchill.

### **Pourriez-vous nous dire malgré tout quelques mots au sujet de votre frère ?**

Oui. Mon frère a été cantonné en premier lieu au lac de Constance, à Lindau. Ensuite ils ont envoyé un certain nombre de Luxembourgeois en Poméranie, sur la presqu'île d'Usedom. L'île d'Usedom abritait les usines où ils fabriquaient le V1. « V1 » désigne les armes de représailles, soit les premiers missiles. Ils y étaient postés pour le service du travail obligatoire. C'est là que les Allemands ont commis une grave erreur. Ils considéraient en effet les Luxembourgeois comme des Allemands. Il est vrai qu'ils n'auraient pas pu savoir. Comment voulez-vous que l'on entende parler sur l'île d'Usedom de la grève au Luxembourg ? Ils y étaient environ 20 Luxembourgeois, dont deux n'étaient pas tombés sur la tête. Il s'agissait d'une part de M. Ginter, futur bourgmestre de Larochette, et d'autre part, de mon frère. Et les deux ont très vite compris ce qui allait se passer. Mais comment pourraient-ils faire sortir cette information ? Lorsqu'ils avaient du temps libre – on leur accordait parfois quelques heures pour se rendre à Zinnowitz – ils y ont acheté une carte et y ont marqué avec précision ce qui s'y trouvait, comment et où. Au verso, ils ont inscrit en allemand ce qui s'y passait. Mais comment pourraient-ils diffuser cette information ? Il est évident qu'ils ne pouvaient pas le faire par le courrier de l'armée ou de la Wehrmacht. Le roublard a glissé la carte dans une enveloppe et s'est rendu en civil avec des amis à Zinnowitz, a mis cette enveloppe dans une boîte aux lettres privée et l'a envoyée non pas au Luxembourg, mais à mon frère aîné, qui avait été placé en transfert punitif en Rhénanie. Ensuite, mon frère l'a ramenée le dimanche à la maison, suite à quoi mon père a donné l'information à Bastogne. De là, deux hommes sont venus pour voir la carte et l'emporter. « Faites-en un dessin, rien d'autre. Vous n'aurez pas la carte ». Et pourtant, ils l'ont emportée. Trois semaines plus tard, tout a été détruit là-bas. Aujourd'hui, même un livre d'un grand connaisseur de la dernière guerre, Irving, parle avec précision de : « Leon Roth ». Mon frère s'appelait Henri Leon Roth. Irving le mentionne par son nom entier, cela ne fait aucun doute. Je ne sais pas ce que d'autres auraient fait dans cette situation, ils ne le savent pas eux-mêmes. Toujours est-il que nombreux étaient ceux qui ont prétendu par la suite avoir accompli quelque chose, sans pouvoir toutefois jamais le prouver. L'important est que cela ait bougé. Et que le mérite de la destruction des usines de V1 revienne au Luxembourg. Eisenhower a écrit dans ses mémoires que grâce à la destruction des premières usines – ils en ont construit d'autres plus tard sous terre – la guerre a été raccourcie de 6 à 8 mois. Je vous laisse le soin de calculer cela en morts. Après le service du travail obligatoire, ils furent recrutés dans la Wehrmacht, dans la vraie armée, y compris mon frère. Dans un premier temps, mon frère a abouti avec la Wehrmacht en Ukraine, à Kiev. Or, mon frère avait suivi des cours de mathématiques, de latin et de grec ancien. Et étant donné qu'il avait ainsi des connaissances en mathématiques avancées, ils l'ont réaffecté dans la marine. Il était sur un bateau en tant que « mesureur de distances ». Le bateau était le cuirassé Scheer. Le cuirassé Scheer assurait en 1945 la navette entre la Lettonie, l'Estonie et Kiel pour évacuer les gens. Il y était. Le cuirassé Scheer a été coulé, mais mon frère ne s'y trouvait pas à ce moment-là. À l'époque, mon frère avait reçu la permission de rentrer chez lui avec un « pair allemand » de Bade-Wurtemberg. Nous étions déjà occupés, c'était en 1945. Il était donc prévu qu'il rentrerait avec lui. Ils étaient sur la route principale aux environs de Darmstadt. À chaque fois qu'il y avait un train, ils le prenaient, sinon ils faisaient de l'autostop. Ils étaient assis à l'arrière dans une voiture militaire allemande, dont la partie arrière était ouverte. Mon frère était à gauche, son ami à droite, et ensuite le conducteur. Soudain, ils ont entendu un énorme vacarme. Les Américains les survolaient constamment avec leurs avions. Le conducteur a freiné, et lui et l'ami de mon frère ont sauté dans le fossé. Mon frère a voulu les suivre, mais le mal était fait. Il avait été touché. Quelques jours plus tard, un Allemand est descendu dans le fossé pour regarder ce qui s'était passé. Il a ramassé mon frère, mais nous n'en savions rien. Son ami est revenu plus tard avec sa femme et son fils pour leur montrer l'endroit de cet accident, où il se trouvait avec son ami, etc. Il leur a dit qu'il

était tombé et qu'il avait réussi à se sauver. Il était installé dans un bistrot à leur raconter cet épisode lorsqu'un homme âgé qui s'y trouvait lui a dit : « Mais que racontez-vous là ? C'est moi qui l'ai ramassé ! » – « Comment s'appelait-il ? » – « Ce n'était pas un Allemand, c'était un Luxembourgeois ! Son nom était Roth. Heinrich Roth ! » C'est précisément le nom qu'ils avaient lu sur la plaquette d'identité. Durant la guerre, tous les soldats avaient une plaquette d'identité. Il n'avait presque plus rien sur lui, juste ses sous-vêtements. Le conducteur faisait partie des SS. Qu'avait-il fait ? Il a pris ses vêtements. L'ami de mon frère a dit tout de suite qu'il devait se rendre au Luxembourg. « Mais non, il est enterré ici ! » Il y est enterré en tant que « Soldat inconnu, connu de Dieu seul ». Pour finir, je suis allé à Darmstadt avec mon frère cadet, car nous ne pouvions plus demander cet effort à mon père. Lorsque nous sommes arrivés au cimetière, nous avons vu un homme qui ressemblait à notre oncle Bernie. C'était l'homme qui l'avait ramassé. Je lui ai demandé son nom. « Rot ». Cela avait quelque chose d'effrayant, de kafkaïen. Il nous a ensuite raconté toute l'histoire.

### **L'ambiance a-t-elle changé au cours des cinq années de guerre ?**

Il ressort de ce qui a été raconté jusqu'à présent que Wiltz ne comptait pas uniquement des résistants, des gens ayant participé à la grève. Mais qu'il y avait aussi des gens qui ont plié l'échine jusqu'à ce que tout se termine. Je pourrais vous les cataloguer tous. Il y avait évidemment aussi des collaborateurs. Le bourgmestre de Wiltz, l'« Ortsgruppenführer », était natif de Wiltz. Il travaillait comme conducteur à la tannerie. Il y était comme qui dirait un « personnage insignifiant ». Mais il a tout de suite senti qu'il pourrait jouer un certain rôle auprès de la SA, des Allemands et du NSDAP. Et voilà qu'il est devenu brusquement bourgmestre de Wiltz. Il fut condamné après la guerre. Bien sûr, avant même l'arrivée des Américains, il avait filé en Allemagne avec sa famille. Il avait deux fils, très gentils et, de surcroît, intelligents. Il s'agissait donc d'une famille typique. Ils avaient le cerveau aussi rempli que d'autres, mais ils ont raté l'occasion d'en faire usage. Il faut interpréter cette attitude d'un point de vue psychologique et psychopédagogique, en ce qui concerne ces fils. Plus tard, ils sont revenus, mais lui est resté avec son épouse en Allemagne. Ce qui est bizarre, c'est qu'il est toujours réapparu à Wiltz à la Toussaint pour disparaître ensuite aussitôt. Comme volatilisé. Je dirais qu'il était la figure de proue des collaborateurs luxembourgeois. Mais il y en a eu bien d'autres qui ont porté un uniforme de la SA ou qui ont collaboré ou participé à des organisations nazies. De toute manière, il y en avait de toutes les sortes. Il est évident que la société a changé dans un certain sens. Il s'y ajoute que par la suite, quand les familles de ceux qui avaient été fusillés revinrent de leur déplacement – elles avaient en effet toutes été déplacées de force –, la relation de ces gens avec ceux qui n'avaient pas été déplacés n'a plus été la même. Et je ménage mes paroles à ce sujet. Parfois, cela était même amusant. Mais il est surprenant qu'aucune de ces familles ne soit restée à Wiltz après la guerre.

### **Comment avez-vous vécu la libération en septembre 1944 à Wiltz ?**

Que c'était beau ! C'était un dimanche, et nous avons appris par la radio où en étaient les Américains. La veille, ils se trouvaient à Pétange. Le 10 septembre 1944, ma sœur a terminé le drapeau américain qu'elle avait confectionné avec des morceaux d'étoffe rouges et bleus. Soudain, on a vu arriver les premiers camions. Nous n'avions jamais rien vu de tel. Devant le capot se trouvait une barre. Nous avons appris plus tard que les Allemands avaient installé des barbelés et que certains Américains ont été décapités. C'est la raison pour laquelle ils étaient équipés de cette barre de fer sur le devant. Les Américains sont arrivés, et bien sûr, tout le monde était dans la rue. Nous avons préparé des gâteaux, car nous savions qu'ils allaient venir. Ils sont arrivés de Buderscheid, de Bastogne, et se dirigeaient vers Esch-sur-Sûre. Ils ont directement reçu une part de gâteau. Une de mes sœurs qui ne savait pas parler anglais a demandé à l'un d'eux : « You like apple tree ? » Mais il ne pouvait pas avaler un pommier entier ! Le gars en question a tout de suite compris, ils étaient tous très gentils. Ils savaient qu'ils étaient en terres amicales lorsqu'ils arrivèrent au Luxembourg. Mais il restait un problème. Un certain nombre d'Allemands s'étaient cachés. Là où se trouvait à l'époque le cinéma à Wiltz, l'un d'eux a ouvert le feu. Deux de mes frères avaient aussitôt pris place sur les véhicules tout-terrain des Américains pour leur indiquer le chemin à suivre pour sortir de Wiltz. L'un



d'eux s'est mis à tirer et ils l'ont abattu. À Erpeldange, ils ont été accueillis par une rafale de balles. Il s'agissait de soldats allemands fanatiques, probablement des membres de la Waffen-SS qui ne voulaient pas se rendre. Mais cela n'a pas duré très longtemps. Comme vous pouvez certainement vous l'imaginer, nous, les enfants, étions ravis. Nous avons reçu du chocolat, du corned-beef. Ils n'en voulaient plus parce qu'il n'avait pratiquement rien eu d'autre à se mettre sous la dent. Mais ce corned-beef, quel délice ! Ils avaient également leur cuisine. Dans notre rue par exemple, ils avaient une cuisine au restaurant Rasquin. Ils avaient du pain, blanc comme neige. Ce pain blanc était tout simplement divin, c'était le paradis sur terre. Bien entendu pour nous, les enfants. Nous ne pouvions pas aller à l'école parce que les Américains y étaient cantonnés. Nous n'avions donc pas cours. Le tout a duré un certain temps. Le soir, les Américains étaient invités à dîner. C'était grandiose. Jusqu'à ce que l'on nous dise que les Allemands s'apprêtaient à attaquer.

### **Vous venez d'évoquer la bataille des Ardennes. Que pouvez-vous nous raconter à ce sujet ?**

Les 16, 17 et 18 décembre à Wiltz, environ 15 jours après que les Américains eurent fêté la Saint-Nicolas le 6 décembre au château, précisément là où vous trouverez encore aujourd'hui de beaux portraits du saint Nicolas américain, les frappes se sont enchaînées. L'offensive von Rundstedt venait de débuter. Ils ont atteint l'Oesling depuis la frontière. Près de l'église à Oberwiltz se trouvait le vieil hôpital, où les Américains avaient établi un hôpital militaire. C'est là que les premiers blessés furent transportés. J'en ai vu qui avaient le ventre grand ouvert au point que leurs entrailles étaient visibles. Nous, les enfants, avions déjà vu tellement de choses, nous étions à moitié sauvages, cela ne nous dérangeait plus, nous n'étions plus dégoûtés. C'était tout sauf normal. Cela a continué jusqu'à ce que les Allemands se rapprochent de plus en plus. Le moment était venu de fuir. Soit rester et descendre à la cave, ou fuir. Notre maison n'avait pas de vraie cave. Nous avons chargé tout ce qui pouvait tenir sur une petite charrette de la taille d'un de ces chariots sur lesquels étaient posées les corbeilles à linge pour aller au puits. Je me rappelle avoir emporté le réveil. J'avais 11 ans. Nous portions des vêtements que nous avons reçus des Américains en novembre. Ils étaient venus d'Amérique, où des vêtements avaient été donnés, car nous n'avions plus rien. Nous avons remonté la colline, passé l'ancienne brasserie, puis avons pris la direction de Nothum via Liefrange. Nous y avons passé la nuit chez la famille Feider, des connaissances de mon frère qui enseignait à Liefrange. Le lendemain, nous sommes descendus vers l'emplacement actuel du lac de la Haute-Sûre. Ensuite, nous sommes remontés jusqu'à Rambrouch, puis de Rambrouch à Noerdange. À Noerdange, nous avons pu prendre un train, grâce aux relations de mon père chez les chemins de fer. Il s'agissait des Chemins de fer Prince Henri. Nous nous sommes rendus à Pétange, où nous avons pu investir la maison vide d'un ingénieur allemand qui avait pris la fuite. Nous y sommes restés jusque fin janvier. Ensuite, nous sommes retournés à Wiltz. C'était l'horreur ! Wiltz avait été durement touchée. Mais pour nous, les enfants, rien ne pouvait être plus passionnant. Nous trouvions partout des objets pour jouer qui, je l'avoue, étaient très dangereux. En particulier des grenades, des grenades à main. Les balles de fusil n'exploient plus, ce qui ne vaut pas pour les grenades à main. Plus bas, près de notre maison, il y avait un étang qui était devenu un étang d'abri aérien pour l'approvisionnement en eau. Nous y avons jeté en tant que petits moutards de 11 ans des grenades à main, puis nous nous sommes aplatis au sol. Les éclats ont fusé jusque dans la Grand-Rue. Lorsque nous sommes rentrés le soir à la maison, nous avons pris un sacré savon. Mais c'était merveilleux. Autour de Wiltz, il y avait plein de chars laissés à l'abandon par les Américains. Ils avaient versé du sucre dans les réservoirs pour qu'ils ne fonctionnent plus. Nous y avons trouvé des choses intéressantes. Cela a été un épisode de notre enfance qui allait, par la suite, enthousiasmer nos enfants et petits-enfants. Ils ouvraient toujours grands les yeux lorsque je leur en parlais : « Raconte-nous encore un peu la guerre ! » Que s'est-il passé lorsque vous êtes allés à Buderscheid avec les enfants de chœur et qu'un d'eux a été tué ? C'était Gusty. Il a voulu éclairer l'intérieur d'un bidon d'essence avec une allumette pour voir s'il y restait de l'essence. Pas besoin de vous faire un dessin. Il a été littéralement déchiqueté. Mais cela ne nous a pas empêchés d'arrêter nos bêtises pour autant. C'est à peine imaginable. Mais c'était ainsi. Il est vrai que nous n'avions plus école. Les Suisses ont activement aidé à la reconstruction. Ils ont livré des baraques en bois. Elles ont été installées à l'emplacement de l'ancienne école des garçons, et plus

tard près du cimetière. Plusieurs de ces artisans suisses, qui avaient fait la connaissance d'une jeune fille, sont restés au pays par la suite. Lentement, les choses se sont remises en place. Ensuite, en 1946, le moment est venu d'aller au lycée classique et à l'internat. À compter de ce moment, Wiltz n'était plus qu'un lieu de vacances pour moi. Après le diplôme de secondaire, le service militaire, ensuite l'enseignement. Mon épisode wiltzois avait pris fin. Deux de mes sœurs vivaient encore chez mon père. La maison était toujours là. Mais je me suis éloigné physiquement et mentalement de ma ville et de ma maison natales.

### **Votre maison a-t-elle subi des dommages durant la bataille des Ardennes, ou est-elle restée intacte ?**

La maison proprement dite est restée intacte. Mais elle était faite de briques rouges comme les maisons belges de l'autre côté de la frontière. Bien sûr, il y avait des impacts de balles partout, si bien que l'ancienne façade a dû être remplacée par une façade normale. Mais la maison en elle-même n'était pas détruite. La maison d'en face n'était plus qu'un tas de cendres. Après coup, j'ai souvent songé – sans le dire à mon père – que j'aurais préféré que notre maison fût détruite. Cela nous aurait permis d'en avoir une nouvelle. Puis mon père aurait ensuite postulé comme cheminot à Luxembourg-Ville. Cela nous aurait permis de fréquenter l'Athénée, respectivement l'école normale. Cela lui aurait coûté moins cher. Mais – et c'est tout à son honneur – ma mère était décédée en 1943, et il voulait rester à Wiltz parce qu'elle y était enterrée. Lorsqu'elle a disparu, il n'avait que 49 ans. Il était encore jeune et s'est occupé de nous. Je lui en serai admiratif toute ma vie.

### **À votre retour de Pétange, avez-vous entendu parler du Schumannseck et de ce qui s'y était passé ?**

Évidemment. Ceux qui s'étaient terrés dans les caves ou les sous-sols de la brasserie à Wiltz nous en ont parlé. On aurait dit un conte. Mais nous avons par exemple vu la Grand-Rue à Wiltz, où se trouvent le magasin de chaussures et la boulangerie. Il n'y avait plus une seule pierre debout. Il ne restait plus rien de la façade. Wiltz était détruite. Bien sûr, ceux qui étaient restés là-bas nous ont raconté des choses qui ne correspondaient probablement pas tout à fait à la réalité. Cependant, l'une de ces histoires est très intéressante. Je ne vous dirai pas qui l'a racontée. Il nourrissait une véritable haine contre les curés. Le dimanche, quand les gens sortaient de la grand-messe, il se moquait d'eux. Mais pendant l'offensive, il tremblait et priait dans la cave. Et quand la guerre a été finie, il est redevenu le même hâsseur de curés idiot et alcoolique. Cela n'avait plus rien à voir avec les Allemands, mais on a pu voir comment certaines personnes ont changé du tout au tout. Même si on désapprouve quelque chose, on peut laisser les gens faire ce qu'ils veulent. Chacun est libre d'avoir la foi ou non. Mais il est inutile de se moquer des gens. Cela n'est pas tolérable. Laissons chacun agir à sa façon.

### **Il semble qu'il y ait aussi une histoire en rapport avec la statue de Fatima ?**

Dans la cave, le doyen de l'époque a fait une promesse avec des personnes qui travaillaient dans la commune, mais qui aidaient également beaucoup dans la paroisse de Niederwiltz, à l'église décanale. Si Wiltz était libérée et non entièrement détruite, ils érigeraient un monument à la Vierge de Fatima. Telle est l'origine du monument, c'était une promesse. À l'époque, la statue originale de Fatima se trouvait également ici au Luxembourg, c'était en 1948. Je faisais encore partie des enfants de chœur. Elle était donc ici au Luxembourg et fut également portée en procession à travers les rues de Wiltz. C'est alors que cette promesse est devenue très actuelle, et c'est ainsi qu'elle s'est matérialisée.

### **Cela signifie-t-il que cette promesse a également été soutenue par l'ensemble des habitants de Wiltz ?**

On suppose que oui, mais mieux encore. Les deux saints patrons, Roch et Sébastien, ont eux aussi joué un rôle dans l'histoire. Le doyen était un homme très intelligent, voire trop intelligent pour Wiltz.

Ils auraient eu besoin d'une personne plus proche du peuple, c'était un homme quelque peu hautain qui voyait les habitants de Wiltz tels qu'ils étaient, c'est-à-dire comme tout sauf des intellectuels. Ce n'est pas négatif, c'est un fait. Les vœux furent prononcés dans la cave et, pour autant que je sache, documentés par écrit, mais je n'en connais pas les détails. Et ils les ont respectés. Actuellement, le 20 janvier reste un jour férié à Wiltz.

### **Il s'agit du jour de la libération, n'est-ce pas ?**

En effet, c'est un jour de commémoration.

### **Comment s'est manifestée la solidarité parmi les habitants de Wiltz après la guerre ?**

Comme je l'ai dit, « solidarité » est un grand mot. Que signifie solidaire ? Être solidaire implique-t-il uniquement de se respecter les uns les autres ? C'est déjà énorme de se respecter mutuellement. À Wiltz, il y a toujours eu de la jalousie de la part des ouvriers à l'égard des fonctionnaires ; les enfants rivalisaient déjà à l'école, où il était naturel que lorsqu'un enfant était de la famille X, il n'irait pas au lycée classique, mais travaillerait dans l'artisanat ou à la tannerie. Bien qu'il y en avait parmi eux qui étaient tout aussi futés que ceux qui fréquentaient le lycée classique. Une bonne chose est que de plus en plus de Wiltzois fréquentèrent le lycée classique. Avant la guerre, il y avait tout au plus une demi-douzaine de familles à Wiltz dont l'un des enfants allait au lycée classique. On ne parlait d'ailleurs jamais de « Lyzeum ». On utilisait ce terme pour parler de l'école secondaire à Limpertsberg. Le lycée de Dierkich était nommé « Kolléisch ». Même chose à Echternach. Le lycée le plus renommé était l'Athénée de Luxembourg-Ville. Il n'en reste pas moins que la fréquentation du lycée classique coûtait très cher. À Wiltz, cette possibilité n'existait pas, il fallait donc aller à l'internat. Durant trois ans, j'ai pris le train tous les jours à 06h04 pour me rendre à l'école normale à Luxembourg-Ville. Seul un de mes anciens camarades de classe m'accompagnait. Il venait d'une famille d'ouvriers, mais la mère avait fait un assez gros héritage. Heureusement, les choses ont commencé à changer. De sorte qu'à l'internat de Diekirch, nous nous sommes retrouvés à 25 élèves originaires de Wiltz. Ce n'était pas le cas avant la guerre. À mon avis, la guerre, avec tout ce que cela implique, a provoqué ce que l'on appellerait en grec une « métanoïa », un changement de mentalité. Il est devenu plus normal que d'autres garçons et filles aillent au lycée classique.

### **J'ai une dernière question à vous poser : quelles pensées vous viennent à l'esprit lorsque vous vous remémorez la guerre aujourd'hui ?**

Heureusement, je n'y pense presque jamais. C'est ce que l'on qualifie de refoulement. Je vous donnerai un exemple dramatique : j'avais 8 ans lorsque ma mère est décédée. Je ne parviens plus à me souvenir de ma mère. Vous voyez que le refoulement existe. D'une part, c'est grave, mais d'autre part, il faut qu'il en soit ainsi. En effet, ceux qui ont toujours le regard tourné vers le passé ne seront jamais heureux dans la vie. Ils regretteront toujours d'avoir été heureux à un moment donné. Et il y a là le mot « heureux ». Ce mot me fait toujours penser à un poisson que l'on tiendrait dans la main et qui s'en échapperait tant il est glissant. Les deux mots débutent par les mêmes consonnes en luxembourgeois. Tout ce qui compte hier, aujourd'hui et demain, c'est d'être content (« zufrieden »). Et le mot luxembourgeois renferme le terme qui signifie « paix » (« Frieden »). Cette satisfaction s'exprime à différents niveaux. Que ce soit en famille, avec ses voisins, dans la communauté, entre connaissances ou en général. Et si cette satisfaction fait défaut, la situation est celle qui règne actuellement en de nombreux endroits au monde. Beaucoup ont accompli des choses parce qu'ils n'étaient pas satisfaits. Parce qu'ils voulaient obtenir une certaine satisfaction. De telles situations existent, et c'est tant mieux. Mais le bonheur, c'est un mot idéal pour un poème. Dans la vie, seule la satisfaction compte. *Ça implique le bonheur, c'est clair. Mais ça ne l'est pas.*